

**LES FIGURES LEXEMATQUES DE L'IMAGINATION  
MATÉRIELLE DANS LE DISCOURS POÉTIQUE DE  
JEAN-BAPTISTE TATI LOUTARD : COHÉSION, COHÉRENCE ET  
CONGRUENCE<sup>1</sup>**

**Abstract:** *In the poetic discourse of Jean Baptiste Tati Loutard, material imagination (water, fire, and air) are exematic figurations that generate significance. The disambiguity of this set of acts of signification imposes a unique reading. This proceeds first by cohesion which sets multi-isotopies coming from semantic categories aforementioned under the control of a single universe of meaning. Then, it brings coherence where each textual segment is put under the dependence of other segments. Finally, it reaches congruence, a source of equivalents and totalization.*

**Keywords:** *cohesion, coherence, congruence, isotopy, material imagination.*

**INTRODUCTION**

Pour Michael Riffaterre, « *du point de vue de la signification, le texte est un tout sémantique unifié* », (Riffaterre, 1983 : 13). Dans cette assertion, le substantif indéfini "tout" signifie qu'au départ, le texte en tant que procès, contient des signes épars et hétérogènes. Ce faisant, sur la chaîne discursive, chaque constituant garde son autonomie et n'entretient aucun lien syntaxique avec un autre. Par conséquent, la nécessité d'établir une base de référence, une description stricte et formelle de la langue du texte, création d'un sujet parlant, s'impose inéluctablement. La pratique linguistique qui en découle exige alors que l'on assemble les constituants du texte selon les normes de la langue afin que la signification apparaisse et que la communication soit possible. Dans cette même perspective, Jacques Fontanille ajoute : « *La lecture ou l'interprétation d'un texte reposent toujours sur un postulat minimal selon lequel il offre au moins une dimension cohérente et qu'une partie de ces constituants (mots, phrases ou ensemble de phrases) peuvent être considérés comme formant un tout porteur de signification* », (Fontanille, 1999 : 15). Lire, c'est communiquer, échanger, maintenir un contact avec un "être" ou un "objet" présent ou absent dans le texte. Mais que vaut une communication sans une compréhension mutuelle, sans que les interlocuteurs ne saisissent le sens ou la signification de ce qu'ils se disent ? Ainsi donc, les mots et les phrases d'un texte doivent former un "tout", un système de signes dont les éléments sont solidement liés les uns aux autres ; en somme, ils ont besoin de respecter une "cohérence" qui relève de la grammaire du texte et sert de guide pour la lecture. Il va sans dire que cette orientation intentionnelle du discours qui place le texte sous le contrôle d'un univers de sens ne saurait favoriser une bonne communication sans que chaque segment textuel ne dépende des autres segments proches ou lointains ; en un mot une exigence de "cohésion", de solidité des liaisons logiques prévaut absolument. Mais la "cohésion" et la "cohérence" des mots et des phrases dans un texte n'accomplissent pas entièrement la mission qui leur est assignée parce qu'elles ne se limitent qu'à une superposition des couches de signification qui demande une homologation, une "congruence" ou des équivalences locales dont la portée sémantique consolide la lecture. « *Une manière peut-être plus économique d'aborder ces questions de méthode consisterait à considérer les trois termes cohésion, cohérence et congruence comme autant de manières différentes d'assembler des parties pour en faire un tout. La notion d'isotopie*

---

<sup>1</sup> Yagué Vahi, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire, youlavahi@yahoo.fr.

(littéralement : même topos) remplit grosso modo cet office », (Fontanille, *op.cit.*, 1999 : 15). Algirdas Julien Greimas a emprunté le terme "isotopie" à la physique-chimie où "isotope" désigne les éléments de même numéro atomique mais de nombre de masses différent. En sémantique structurale, ce concept opératoire selon Greimas désigne l'itérativité d'une suite linguistique le long de la chaîne discursive. L'isotopie assure l'homogénéité du message véhiculé dans le discours et rend possible sa lecture unique en éliminant les ambiguïtés. Dans un texte poétique, par exemple, il y a souvent la présence des figures nucléaires qui n'ont aucune apparenté les unes aux autres. Une telle organisation engendre l'anarchie. Par contre, le discours poétique de Jean-Baptiste Tati Loutard obéit à une homogénéité qui s'affirme à travers les figures lexématiques, « une organisation de sens virtuelle se réalisant diversement selon les contextes », (Groupe d'Entrevernes, 1979 : 91), autour des lexèmes eau, feu, air et terre (mais ce dernier n'est pas concerné par cette étude) ; lesquels lexèmes sont appelés "imagination matérielle", (Bachelard, 1942 : 5), selon la terminologie du philosophe français Gaston Bachelard. Les perspectives sémantiques (cohésion, cohérence et congruence) ; en d'autres termes les isotopies qu'elles constituent se déploient dans le discours poétique, réduisent les ambiguïtés et confirment la permanence des noyaux sémiologiques issus des analyses componentielles ou analyses sémiologiques des lexèmes sus-indiqués.

Notre dessein dans cette contribution consiste à élucider la productivité de ces figures lexématiques, de ce « tout porteur de signification » (Fontanille, *op.cit.*, p.15), de déterminer sa quintessence heuristique et la signification de sa lecture unique. Pour y arriver, il conviendra d'analyser les éléments constitutifs ou les composantes de cette imagination matérielle. Celle-ci est perçue comme des figures lexématiques et assure la redondance et la permanence des catégories nucléaires ou des isotopies sémiologiques construites en séries selon une stratégie de totalisation.

### LES ISOTOPIES SEMIOLOGIQUES DE L'EAU

On appelle « isotopie sémiologique, l'isotopie assurée par la redondance et la permanence des catégories nucléaires, c'est-à-dire de sèmes nucléaires » (Groupe d'Entrevernes, *op.cit.*, p.124). Les catégories nucléaires sont des sèmes qui ont sémantiquement un sens en commun. Le sème est la somme de noyau sémiologique et d'un sème contextuel. Greimas le note ( $S_m = N_s + C_s$ ). Le noyau est un trait de sens, une unité constituant un acte de communication minimale. C'est un atome de signification. Cette analyse que les sémioticiens français appellent "l'analyse sémiologique" et les américains, "l'analyse componentielle" (En Anglais "components") a pour but de chercher les traits de significations à partir des lexèmes synonymiques dont l'itérativité forme ce qu'on désigne par "isotopie sémiologique".

Le discours poétique de Jean-Baptiste Tati Loutard en donne plusieurs dont la première dans cette étude s'élabore autour de la figure lexématique de l'eau.

« Le saut dans l'inconnu est un saut dans l'eau » (Bachelard, 1942 : 188), dit Gaston Bachelard. En effet, la face cachée de "l'eau" se trouve dans le lit de sa profondeur. Là, c'est un espace qui échappe à la connaissance humaine, un "inconnu" dont la découverte pose d'énormes difficultés dans la mesure où « dans l'eau, la victoire est plus rare, plus dangereuse que dans le vent » (idem, p.184). En d'autres termes, il est plus aisé pour l'homme d'affronter le "vent" qui souffle sous ses yeux parce qu'on peut prendre des précautions nécessaires afin de circonscrire les dégâts éventuels commis par celui-ci. Par contre, un plongeur dans l'eau exige des dispositions, au préalable, qui garantissent un

minimum de sécurité car la "victoire dans l'eau" est rare, voire incertaine. En un mot, l'eau est souvent "dangereuse", menaçante, nuisible et violente :

« *Dans le lointain des flots, l'aile de goéland*  
*Evente la mer pleine de souillure*  
[...]  
*Je m'en souviens par le nombril*  
*Qui me noue aux siècles de mépris*  
*La mer a rassemblé tous leurs os*  
*Sur la croix du polypier ;*  
*Ils dorment leur noir sommeil marin*  
*Dans le lourd cercueil du silence des fonds »* (Tati Loutard, 2007 : 29).

L'océan ne présente plus un visage reluisant. Ses vagues, comme des éperviers aux "ailes" impétueuses s'emparent des esclaves nègres jetés par-dessus les bateaux du colon en partance pour l'Amérique. Ils – les esclaves nègres – sont emportés "dans le lointain des flots" avides de sang. Désormais, la mer est "pleine de souillures" pour avoir été co-auteur d'un acte odieux, abominable, lugubre et mortifère qui ne laisse pas le poète indifférent. Les vers 3 et 4 « Je m'en souviens par le nombril / Qui me noue aux siècles de mépris » l'attestent. En effet, le poète se sent concerné par la traite négrière qui a endeuillé son peuple et dont il garde de tristes souvenirs. L'on a l'impression que l'histoire concernant ce crime crapuleux le "noue", le lie solidement par un nœud : celui qui se réfère "aux siècles de mépris" de la haine très intense restée gravée à jamais dans sa mémoire. D'ailleurs, ce commerce d'un autre genre en l'occurrence la traite négrière poursuit son cours et avec lui la perversité du courant d'eau qui "rassemble tous les os" des esclaves morts pendant la traversée des négriers. Les associations de lexèmes "noir sommeil marin" et "lourd cercueil du silence des fonds" corroborent cette assertion. Les vers ci-dessous précisent davantage ce spectacle inimaginable :

« *Le sang de l'esclave est devenu bleu*  
*Dans les veines de la mer »* (idem, p.28).

Les lexèmes "sang" et "veine" sont des éléments incongrus qui perturbent la grammaire de l'extrait du texte poétique ci-dessus. Ils constituent des variants qui manifestent une modification de la mimésis, « *d'une séquence sémantique à variation continue* » (Riffaterre, *op.cit.*, p.13). Devenus des investissements sémantiques du lexème "mer", ils s'assimilent désormais à un lexème unique : "vampire". En effet, la "mer" comme un prédateur affamé tue et boit le sang de l'esclave noir. Ce transfert sémantique orchestré par les lexèmes "sang" et "veine" traduisent une agrammaticalité – selon les travaux de Riffaterre – et enrichissent dans le cas d'espèce la signification des figures lexématiques de l'eau. Laquelle eau est perçue en tant qu'espace annihilant où sévit une violence aiguë et abiotique :

« *Hier, un pêcheur s'est emmêlé dans l'écume*  
*Et la vague est morte avant le sable*  
*Qui devait ramener son corps parmi nous »* (Tati Loutard, *op.cit.*, p.81).

L'atmosphère placide qui s'affiche à la surface de la "mer" fait place subitement à "l'écume", une mousse blanchâtre suite à l'agitation inattendue de l'océan confirmant l'idée selon laquelle « *une mer calme est prise d'un soudain courroux. Elle gronde et rugit. Elle reçoit toutes les métaphores de la furie, tous les symboles animaux de la fureur et de la rage. Elle agite sa crinière de lion* » (Bachelard, *op.cit.*, p.194). La mer vicie l'existence humaine. Elle exaspère et propage sa colère acérée et immonde. En dépit de cet environnement pernicieux, le pêcheur s'embarque sur les eaux tumultueuses dans le cadre

de sa tâche quotidienne. Comme il faut s'y attendre, sa pirogue a certainement chaviré et il s'y est noyé. Les recherches déployées en vue de retrouver son corps sont vaines. "La vague morte avant le sable" en est la raison profonde.

La menace de l'eau poursuit son avancée macabre et l'homme perd sa sérénité :

« *Chacun près de la tombe fait de son corps une barque  
Et de ses bras des rames : il cherche à fuir  
Et l'embarcation frêle fait naufrage  
Celui qui l'assiste devient rocher sur la rive*

*Il pleure mais la roche ne rend que sa source* » (Tati Loutard, *op.cit*, p.298)

La mer s'identifie à une "tombe", un endroit où l'on ensevelit le mort. Ce faisant, elle inspire la répugnance, le dédain. Dès que l'homme s'y approche par inattention, il "fait de son corps une barque", un petit bateau dans lequel il s'engouffre, se sert de "ses bras" comme une "rame" et "cherche à fuir" de là avec empressement. Le plus audacieux des hommes qui ose prendre "l'embarcation" – ce petit bateau à voile – pour affronter l'océan meurt dans un "naufrage" inopiné. En d'autres termes, le bateau en cours de navigation coule et est réduit à l'état d'épave. Aucun secours n'est possible parce que la personne qui se trouve sur la "rive" – le terrain qui borde ce cours d'eau – "devient rocher" ; c'est-à-dire un objet statique, incapable de tout mouvement. Une telle attitude justifie l'assertion selon laquelle « *l'eau violente est un schème de courage* » (Bachelard, *op.cit*, p.190). En un mot, il faut s'armer de bravoure, de ténacité pour mettre un terme à l'élan insidieux d'une eau même la plus dormante.

Malgré la férocité de l'eau, l'homme refuse de sombrer dans le désespoir :

« *Mais nous avons d'autres eaux plus douces et plus courantes  
Où le sel n'oxyde point le rêve des poissons*

*Elles voyagent ; elles savent où elles vont !* » (Tati Loutard, *op.cit*, p.141).

L'eau maintient l'équilibre de l'écosystème. Elle fortifie la vie de la flore, de la faune et même celle de l'être humain ; ce qui fait dire à Gaston Bachelard « *qu'une goutte d'eau puissante suffit pour créer un monde et dissoudre une nuit* » (Bachelard, *op.cit*, p.17). L'eau, c'est la sève vivifiante sans laquelle l'environnement et tout ce qui le peuple ne peuvent connaître un réel épanouissement. L'eau "dissout la nuit" c'est-à-dire qu'elle tue l'infécondité, la disette, et l'indigence. Le poète Tati Loutard ne dit pas le contraire quand il ajoute : "Nous avons d'autres eaux plus douces". En effet, l'eau n'est pas seulement synonyme d'acéribité, d'exaspération et de tourmente. Elle lénifie les souffrances et infuse la vie aux hommes, aux animaux et aux végétaux. Aussi saumâtre soit-elle, cette eau "n'oxyde point le rêve des poissons". Elle ne vicie pas et ne pollue pas l'unique espace de prédilection des êtres aquatiques. Elle signale sa présence partout sur la terre et ne faillit pas à sa noble mission ; d'où la capacité de mobilité, de "voyage" que lui attribue le poète ; un voyage qui ne mène qu'à une seule destination, celle où l'abondance se déploie avec démesure :

« *Plantations d'ignames, d'arachides, de manioc, de maïs*

*Arrosées d'une sueur moins rare que la pluie* » (Tati Loutard, *op.cit*, p.138).

La "pluie" dans sa magnanimité débordante "arrose" les vivriers et fournit la fraîcheur nécessaire pour leur croissance. Par conséquent, la famine s'éloigne à jamais du quotidien de la population. Celle-ci le ventre certainement repu savoure des moments agréables en compagnie de la femme :

« *La pluie et la nuit*

*Furent nos plus grandes zones climatiques d'amour* » (idem, p.269).

Le soleil s'est couché. Une "nuit" pluvieuse fait son apparition et avec elle la tranquillité favorable à la dégustation d'un "amour" total.

A l'issue de l'analyse, le lexème "eau" peut être considéré comme un figure dans le texte poétique de Tati Loutard qui en fait usage. Il s'agit d'abord d'une figure simple pouvant recevoir une définition : "liquide incolore et sans saveur".

Comme telle, cette figure peut apparaître dans des énoncés différents à travers des variations synonymiques qui comme objet (O) recevra des investissements sémantiques (V) donnant ce qui suit :

V<sub>1</sub> : Dans le lointain des flots → SUO (flot) V (lointain) = immensité

V<sub>2</sub> : ...sommeil marin → SUO (marin) V (sommeil) = mort

V<sub>3</sub> : ...pêcheur emmêlé dans l'écume → SUO (écume) V (pêcheur) = noyade

V<sub>4</sub> : ...vagues mortes / rocher sur la rive → SUO (vague) V (morte + rocher) = immobilité

V<sub>5</sub> : ...mer pleine de souillure → SUO (mer) V (souillure) = impureté

Les possibilités de réalisations ci-dessus constituent une organisation de sens virtuelle qui se réalise diversement selon les contextes. Ce faisant, "l'eau" est une figure lexématique dont la signification de ces variations synonymiques impose une analyse componentielle :

- flots : eaux de mer, vague de la mer, d'un lac
- marin : qui appartient à la mer ou au littoral
- écume : mousse qui se forme à la surface de la mer agitée
- vague : mousses d'eau qui se forment sous l'action du vent
- rive : terrain qui borde un cours d'eau
- pluie : ensemble de gouttelettes d'eau qui tombent des nuages
- mer : vaste étendue d'eau salée.
- flots + marin + écume + vague + rive + pluie + mer = eau ⇒ noyau sémique commun. La figure "eau" sert de thème pour toute une suite de prédicats différents. Ces prédicats forment un "tout", un agglomérat parce qu'ils sont liés par une partie différente ou connexe. La figure lexématique de l'eau donne une isotopie (somme d'une cohésion, d'une cohérence et d'une congruence).

Le discours poétique de Tati Loutard offre une autre perspective sémantique dont la productivité est un nouveau champ de signification.

### LES ISOTOPIES SEMIOLOGIQUES DU FEU

Selon Gaston Bachelard, « *L'interdiction sociale est notre première connaissance générale sur le feu. Ce qu'on connaît d'abord du feu, c'est qu'on ne doit pas le toucher.* » (Bachelard., 1949 : 29). La vie en société exige des règles de conduite à suivre pour intégrer sans heurt le groupe. Un être humain dès son bas âge doit s'adapter aux contraintes sociales sans lesquelles il est mis en quarantaine par les siens. Ceux-ci, pour le conduire sur le droit chemin, utilisent parfois la pédagogie par la peur construite autour du "feu" qui joue pour la circonstance une fonction illocutionnaire – fonction par laquelle le langage émis (ici par le feu) agit sur le récepteur – en le modulant de fond en comble. L'enfant sait, par exemple, que le feu brûle quand on le touche. Par conséquent, il faut qu'il s'en méfie au risque de subir sa colère mortifère. La "première connaissance", la toute première leçon que nous livre la vie en société provient de celle donnée par le feu. Les notions d'interdits sociaux ou tabous, le respect des lois qui organisent la société humaine, le respect de la vie et de la liberté d'autrui, les limites des libertés individuelles prennent leur source dans la constance

du feu et s'expliquent par le feu. Comme le non-respect des interdits provoque la mort, le feu contient inéluctablement les germes de la mort :

« *Et pourquoi des cieux bouleversés*

*Des nuages de feu*

*Qui montent des Saïgon et des Beyrouth ?*

*Sommes-nous l'herbe des champs*

*Que l'on brûle ? »* (Tati Loutard, *op.cit.*, pp. 288-289).

Le poète est dans le désarroi et avec lui son peuple. Tout s'embrase autour d'eux. Les multiples interrogations sans réponse ainsi que les lexèmes "cieux bouleversés", "brûle", "Saïgon" et "Beyrouth" l'attestent. En effet, Hô-chi-Minh désigné dans ce poème par "Saïgon" fait penser à la guerre civile au VIETNAM qui a opposé de 1959 à 1975 le nord-VIETNAM soutenu par la Chine et le Sud-VIETNAM soutenu par les Etats-Unis. Cet affrontement fratricide a provoqué la mort de plus de 3 millions de personnes.

"Beyrouth", la capitale du Liban a été aussi le théâtre d'une guerre civile qui s'est déroulée de 1975 à 1990. Plus de 200.000 personnes y ont perdu la vie. Les "nuages de feu" qui "montent" dans les "cieux" de "Saïgon" et de "Beyrouth" sont consécutifs à l'usage des armes à feu, aux bombardements sanglants lors de ces conflits. Les pertes en vies humaines se dénombrent sur une grande échelle à telle enseigne que le poète s'interroge en ces termes : "Sommes-nous l'herbe des champs / Que l'on brûle ?". Pour le poète, la dignité humaine est totalement bafouée. Désormais, l'homme est semblable aux mauvaises "herbes" des champs que le paysan "brûle" sans regret. D'ailleurs, la vie de l'homme sombre dans l'éphémère quand l'on parle des guerres fratricides sus-indiquées. Cette triste réalité est traduite par les vers courts en l'occurrence les vers 2 et 5 : "Des nuages de feu / Que l'on brûle", respectivement des pentasyllabes et des quadrisyllabes. Les vers 1 et 3 : "Et pourquoi des cieux bouleversés / Qui montent des Saïgon et des Beyrouth" qui sont des vers longs – les ennéasyllabes – expriment la longue durée du conflit qui a endeuillé les populations de "Saïgon" et de "Beyrouth".

Le caractère démoniaque et morbide du feu va grandissant et prend une autre forme :

« *Les peines s'amoncellent dans le temps qui perd ses unités de compte*

*[...]*

*Tels ceux qui tenaient jadis le pouvoir du fer et du feu*

*Parmi les nobles empourprés et les esclaves »* (Tati Loutard, *op.cit.*, p.312).

Dans ce poème, "l'esclavage" et la colonisation constituent autant de "peines", de souffrances dont les conséquences néfastes "s'amoncellent" dans le quotidien ombrageux du peuple nègre. Quelle que soit la fugacité du "temps", les deux tristes événements sus-mentionnés seront gravés à jamais dans la mémoire de plusieurs générations nègres. C'est ce qui fait dire à Tati Loutard que le "temps perd ses unités de compte" dès qu'il s'agit desdits moments historiques ; en un mot, le Nègre n'oubliera pas de sitôt les nombreuses humiliations que les "nobles empourprés", ces envahisseurs aux mains ensanglantées lui ont fait subir. Ce sang couleur de la pourpre – rouge foncé – témoigne la vivacité des nombreuses populations valides qui ont succombé sous la domination oppressive de ceux qui "tenaient le pouvoir du fer et du feu", de ces citoyens des pays nantis qui ont réduit le Nègre au rang d'une bête de somme, d'un "sous-homme" qui n'a aucun droit mais des devoirs envers le maître. Depuis lors, ce passé douloureux, comme un "feu" ardent hante le présent du poète et de son peuple :

« *Nos mains cherchent l'anse des lampes*

*Et la lumière se fait lointaine*

*À peine si la luciole qui bat des ailes  
Nous livre quelque feu follet* » (idem, p.298).

La liberté tant réclamée par les Nègres tarde à voir le jour ; en un mot, "la lumière se fait lointaine" et "la luciole bat des ailes" ; ce qui veut dire que l'avenir du peuple nègre s'enlise d'année en année dans l'obscurité et qu'il est loin de connaître un quelconque rayonnement. Aujourd'hui, d'autres formes de servitudes font leur apparition monstrueuse en l'occurrence le néocolonialisme et le pouvoir dictatorial de certains dirigeants africains. La force de l'unité – désignée dans ce poème par les lexèmes "nos mains" en vue d'enrayer les maux précités – sombre dans l'inaction. En effet, celle-ci "cherche" vainement "l'anse des lampes", la voie susceptible de conduire le peuple nègre vers la liberté qui contre toute attente s'assimile à un "feu follet" dont la lumière lugubre exaspère au lieu d'illuminer les cœurs et les esprits. Cependant, le poète croit à l'avènement d'un monde apaisant, placide et prometteur :

« *Je suis d'une terre oubliée des volcans*

*Le feu des souterrains ne fait pas lever le pain de la mort* » (ibidem, p.309).

Désormais, les "volcans" ne troubleront plus la quiétude de la population. La folie meurtrière de ses laves s'adoucit faisant de la "terre", un espace "oublié" par les forces maléfiqes. Le "feu des souterrains" ne persiste plus dans sa furie annihilante d'embraser la surface de la terre qui exhibe "le pain de la mort" confirmant l'idée selon laquelle « *le feu c'est la vie ; la vie est un feu* », un feu qui donne et entretient la vie autant que la femme :

« *Tu (la femme) m'éclaires dans toute ma convoitise*

*Et j'écoute le crépitement de tes yeux*

*Et de tes lèvres*

*Dans ce feu de brousse inépuisable*

*Qu'est ton corps que je côtoie* » (Tati Loutard, *op.cit.*, p.265).

La femme assure la descendance humaine en procréant. Or, la vie est une énergie ; donc un "feu" qui réside en l'Homme. Par ricochet, la femme est un "feu, une force qui inocule et maintient la vie. Elle est l'épine dorsale, le pilier qui garantit l'équilibre social et moral de la famille. On la voit, souvent, proche de sa progéniture et de son époux afin de fournir à ceux-ci un mieux-être. Là encore, la femme s'assimile à un "feu" qui "éclaire" sans relâche le chemin du bonheur auquel aspirent tous les membres de la famille. Généralement, elle ne ménage aucun effort pour faire régner la joie et surtout l'amour au sein de la cellule familiale. Les immenses potentialités humaines qui sont les siennes attisent la "convoitise" du poète qui se plaît à identifier "son corps" à un "feu de brousse inépuisable", une lumière ardente dont le pouvoir igné ne détruit pas mais plutôt consolide par sa vive énergie la cohésion familiale.

Si le "feu" symbolise la vie, sa pureté déborde alors d'exubérance :

« *La foudre avait percuté plusieurs arbres*

*Meurtrissant les troncs jusqu'à l'aubier*

*Avant de finir poudre immaculée*

*Sur une décharge parmi les crapauds* » (idem, p.548).

L'environnement présente, de prime abord, un visage peu reluisant. L'on trouve en son sein une "décharge" exécrable ; un tas d'immondices d'où sort une eau insalubre dans laquelle nagent des "crapauds" aux odeurs nauséabondes. Soudain, des nuages opaques apparaissent à l'horizon et la "foudre" intervient terrassant violemment "plusieurs arbres" dont les "troncs" fissurés "jusqu'à l'aubier" succombent tragiquement. Mais contre toute attente, une "poudre immaculée" – obtenue à partir des écorces et des troncs calcinés – vient submerger la végétation et met un terme à l'altération très avancée de celle-ci.

Comme pour dire que « *le feu sépare les matières et anéantit les impuretés matérielles. Autrement dit, ce qui a reçu l'épreuve du feu a gagné en homogénéité, donc en pureté* » (Bachelard, *op.cit.*, p.176). Cette métamorphose inopinée poursuit son cours :

« *J'ai vu transformés en fauves d'innocents  
Colobes soumis à l'ordre taciturne des astres  
Aujourd'hui noctambules épanouis  
Par l'étincellement du fer et du feu* » (Tati Loutard, *op.cit.*, p.555).

Les "colobes" – ces singes d'Afrique subsaharienne – reconnus, autrefois, par leurs caractères inoffensifs sont "transformés" subitement "en fauves", en des animaux féroces et dangereux. Perdus dans les pénombres des forêts tropicales parce que "soumis à l'ordre taciturne des astres", ils mènent une vie d'anachorète. Mais aujourd'hui, ils deviennent comme par enchantement des "noctambules épanouis", de véritables cavaliers de la nuit qui rayonnent de joie et de bonheur grâce à l'avènement du "fer" et surtout du "feu". Cette attitude paradoxale n'est pas fortuite. En effet, les "colobes" ne se sentaient pas menacés auparavant. Cependant avec les inventions des armes à "feu", ils sont prudents et obligés d'être toujours mobiles afin d'échapper à certaines surprises désagréables. Ce déplacement bien que contraignant leur fait découvrir d'autres nouveaux espaces et participe à leur réel épanouissement ; car « *près du feu, il faut s'asseoir, il faut se reposer sans dormir, il faut accepter la rêverie objectivement spécifique* » (Bachelard, *op.cit.*, p.37). En d'autres termes, il faut éviter de fermer les yeux près du feu au risque de se faire brûler. La détente près du feu doit être mesurée, exercée avec soin et avec la plus grande précaution.

Faisant aussi allusion au feu lié à la rêverie, le poète Tati Loutard ajoute :

« *Elle (la femme) ne vit plus dans les yeux dans les bras  
[...]  
Et dans le sombre cerveau d'un amant  
Son visage ne revit que dans le songe  
Feu intermittent qui éclaire les accès de solitude* » (Tati Loutard J-B., *op.cit.*, p.546).

La séparation de l'amante d'avec son "amant" provoque en celui-ci un dégât psychologique irréparable. En effet, bien que l'amante ne "vive plus dans les yeux dans les bras" de "l'amant" ou y soit physiquement absente, son image reste solidement figée dans "le sombre cerveau" de ce dernier. Incapable d'éteindre ce "feu intermittent", la flamme de cet amour vivace et inébranlable qu'il ressent passionnément pour l'amante, "l'amant" se confine dans la "solitude", se retire loin de toute présence humaine favorable au "songe", au rêve. C'est la seule panacée qui lui ouvre grandement les portes de l'espérance :

« *Le ciel n'est plus voûté par les étoiles  
La pierre qui fermait l'aube se délite  
Et le feu jaillit pour une nouvelle invite  
À l'espoir* » (idem, p.104).

Les nuages qui obscurcissent le ciel se dissipent peu à peu laissant scintiller les "étoiles" dont la présence fait penser à "l'aube" ou au lever du jour. La nuit s'en est allée. La "pierre", cette matière solide qui "fermait" la luminosité du ciel se "délite", se désagrège pour faire apparaître la clarté du jour d'où "jaillit" un "feu" ardent qui augure un lendemain meilleur :

« *La tunique de flammes se déchire  
Et laisse apparaître l'étendue de ses trésors* » (ibidem, p.420).

Le feu distille dorénavant des "flammes" qui ont le pouvoir de défaire la "tunique", le vêtement en dessous duquel se cache des "trésors", des richesses immenses et précieuses



dont "l'étendue" comme un espace incommensurable s'étend à perte de vue. Le feu pour ainsi dire ne détruit plus, n'exaspère plus mais il est plutôt source de bonheur inouï.

La deuxième partie de cette étude montre que « *parmi les phénomènes, il (le feu) est vraiment le seul qui puisse recevoir les deux valorisations contraires : le bien et le mal. Il brille au paradis, il brûle en enfer. Il est douceur et torture* » (Bachelard, *op.cit*, p.23). En effet, dans le discours poétique de Tati Loutard, les figures lexématiques du "feu" reçoivent plusieurs réalisateurs possibles qui épousent simultanément le bien et le mal. C'est avec les armes à feu, par exemple, que des populations ont été massacrées au VIETNAM et au LIBAN pendant la guerre fratricide que ces deux pays ont connue. La maîtrise de la technique du "feu" a facilité la mise en place de l'esclavage et de la colonisation en Afrique avec ses cortèges de morts. Cependant, le "feu" ne brille pas que par sa nocivité. Sa présence sous la forme d'une énergie positive et constructive dans le corps de la femme est source de vie. Il alimente par sa chaleur métaphorique l'intensité ainsi que le bonheur qui en découle. Enfin, le "feu" grâce à sa lumière éclaire l'étendue de l'espace "aux colobes" longtemps enfouis dans les ténèbres des forêts tropicales. Ce faisant, il symbolise la liberté et l'espoir de vivre.

En somme, quelle que soit la signification de la productivité du "feu", les isotopies sémiologiques de celui-ci confirment la dynamique des perspectives sémantiques (cohésion, cohérence et congruence). L'analyse componentielle ci-dessous l'atteste :

- follet : chacune des flammes bleuâtres visibles parfois la nuit.
- flamme : masses de gaz qui projettent une vive lumière
- lumière : clarté produite par le feu
- foudre : puissante décharge électrique caractérisée par la vive lumière de l'éclair
- volcan : montagne de lave et de cendre qui produit souvent du feu
- étoile : corps céleste qui apparaissent aux yeux comme des points brillants
- étincelle : parcelle incandescente détachée du corps qui brûle
- brûler : détruire par le feu

Selon l'organisation du texte en séquences, chaque segment textuel est sous la dépendance des autres segments proches ou lointains. Puis, s'en suit une connection qui aboutit à une équivalence locale : (follet + flamme + lumière + foudre + volcan + étoile + étincelle + brûler ⇒ ayant pour noyau sémique commun : le "feu" ⇒ résultat de la cohésion, de la cohérence et de la congruence des lexèmes sus-mentionnés).

Ce foisonnement de sens des figures lexématiques de "l'eau" et du "feu" en appelle deux autres afin que le cycle de l'imagination matérielle soit complet. Il s'agit de ceux de "l'air" et de la "terre". Mais celle-ci (la terre) n'est pas prise en compte par la présente étude.

### LES ISOTOPIES SEMIOLOGIQUES DE L'AIR

Voici ce que dit Gaston Bachelard dans le chapitre XII intitulé "La déclamation muette" extrait de son célèbre ouvrage *L'air et les Songes* : « *Sous sa forme simple, naturelle, primitive, loin de toute ambition esthétique et de toute métaphysique, la poésie est une joie du souffle, l'évident bonheur de respirer* » (Bachelard, 1943 : 309). Le poème lu en silence est subitement déclamé grâce à la magie du rythme :

« *Maintenant s'en va tout en éclats d'étincelles* » (Tati Loutard, *op.cit*, p.274).

Ce vers de Tati Loutard ne présente pas à lui seul une unité de sens et ne correspond pas aussi une unité de sens grammaticale. Il est nécessaire de lire le vers suivant pour comprendre le sens. Ce faisant, chaque mot du vers conserve son accent rythmique.

Par exemple, le mot "Maintenañt" porte un accent rythmique sur le "ant". Tout juste après cet accent rythmique, il y a une coupe que l'on note par un pointillé oblique. Chaque accent rythmique constitue un temps fort du rythme et se trouve donc immédiatement suivi d'un temps de silence ou pause que l'on appelle "coupe". La pause respiratoire doit se traduire dans la lecture. La répartition de ce silence est un facteur d'harmonie du vers.

Cette alternance régulière du temps fort et du temps faible est une forme de déclamation, une administration de l'air parlant, une économie des souffles qui montre que la poésie est un « *beau schème dynamique de respiration* », (idem, p.310), un exercice respiratoire qui fait du mot une belle image aérienne. En somme, la poésie est un art du souffle ; un souffle harmonieusement travaillé dans le mot ; un souffle qui exhale de vitalité et qui parle. C'est ce qui fait dire à Gaston Bachelard : « *Qu'on le veuille ou non, une matière aérienne coule dans tous les vers [...]. Le vers est une création du bonheur de respirer* » (Bachelard, *op.cit*, p.314).

Dans un vers, le mot n'est jamais muet. Il déclame et l'image qu'il incarne fortifie la vie qu'il véhicule et par ricochet sa beauté dans l'univers aérien où le souffle s'impose en maître absolu. Toujours dans la même perspective, Bachelard poursuit ses recherches en illustrant ses argumentations par deux exemples éloquentes qui s'articulent autour des lexèmes "vie" et "âme" selon lui, en prononçant le lexème "vie", les lèvres se séparent doucement et semblent aspirer l'air. Quant au lexème "âme", les lèvres à peine entrouvertes retombent closes pour laisser échapper le souffle. Il en conclut que "*La vie est un mot qui aspire, l'âme est un mot qui expire* » (idem, p.311). Dans tous les cas, l'absence de l'air tue le mot. Que celui-ci soit aspiré et expiré.

Dans le discours poétique de Tati Loutard, l'air et ses variantes synonymiques traduisent de nouvelles réalités :

*« J'ai appris que tu (mère) affrontes le vent  
Qui a brûlé ton visage  
[...]  
Epiant le chant du coq  
Pour prendre au vol cette gerbe de courage »* (Tati Loutard, *op.cit*, p.40).

Dans les contrées africaines, la mère assume de lourdes responsabilités. Elle se lève au premier "chant du coq" pour piler des céréales (riz, mil, sorgho...) dans un mortier dressé devant la cour familiale puis elle s'empresse d'aller chercher de l'eau au marigot avant de se rendre dans les broussailles à la recherche des fagots de bois qu'elle utilise pour faire cuire les aliments. L'énormité de sa tâche constitue un "vent", une kyrielle d'obstacles que la mère affronte au quotidien pour garantir un mieux-être à sa famille ; comme pour dire que « *affronter la difficulté, ce n'est pas lutter d'un front têtu avec une besogne de la terre [...]. C'est vraiment marcher face au vent en défiant la puissance* » (Bachelard, *op.cit*, p.305). En d'autres termes, tant que le "vent" souffle, les difficultés viendront toujours perturber l'existence humaine. Il faut être prêt à l'annihiler. Et cette constance dans l'effort en vue d'abattre les épreuves de la vie, la mère l'incarne puisqu'elle ne craint jamais de se faire "brûler le visage" quoiqu'il advienne. Seul lui importe le bonheur de sa famille. En elle fleurit sans cesse "cette gerbe de courage" que rien ne peut ternir.

Les vicissitudes de la vie continuent d'alimenter la poésie de Tati Loutard :

*« La route naquit en montant  
[...]  
La tornade la dépouille  
Expose ses couches, ses calculs  
Qui mortifient le pied nu »* (Tati Loutard, *op.cit*, p.226).

De nos jours, les calamités multiples (guerre, disette, changements climatiques...) nuisent à l'épanouissement des populations du monde. Elles ouvrent de façon béante une "route" macabre dont les "couches" successives et compactes ensevelissent quotidiennement des corps sans vie. Toutes ces scènes horribles et insoutenables sont désignées par un seul lexème en l'occurrence la "tornade" qui, avec une fureur inimaginable "dépouille", lamine tous les espoirs même les plus endurcis :

« *Tu (chanteur) voulais de mes poèmes faire des chansons*

[...]

*Puis le tourbillon d'une éclipse de lune*

*Importa les cordes de ta voix » (Tati Loutard, op.cit, p.217).*

Le poète attend que ses œuvres soient doublement immortalisées ; mais en vain ! Le chanteur qui s'en est chargé est parti à jamais, "emporté" par le "tourbillon" de la mort et avec lui les "cordes" de sa "voix" suave.

Nonobstant les tragédies inouïes sus-indiquées, l'avenir ne sombre point dans l'inespérance :

« *J'ai vécu avec toi (fille de New-York) comme le tronc*

*Qui tient la branche par temps d'orage » (idem, p.190).*

Le poète et la fille de New-York brandissent l'amour comme la panacée aux maux dont souffre le monde. Face à "l'orage", ils sont imperturbables comme une "branche" qui ploie mais qui ne succombe jamais à ladite intempérie. Déterminé, il poursuit :

« *Je veux être le phare qui bleuit*

*De vieilles nocturnes*

[...]

*Oiseau rivé à la pierre*

*Qui bat des ailes au souffle des tempêtes*

*Et qui vit du sel qui conserve la mer » (ibidem, p.258).*

Tati Loutard trouve malséant et irresponsable de fuir les difficultés de l'existence. Par conséquent, il se porte volontaire pour aider le peuple à les affronter sans peur ni relâche. S'assimilant à un "phare qui bleuit/De vieilles nocturnes", ou à une lumière puissante qui irradie les espaces même les plus opaques, il ne veut pas faillir à cette mission contre vents et marées. Ce faisant, son engagement s'identifie à cet "oiseau rivé à la pierre" et dont les "ailes" refusent de se plier "au souffle des tempêtes" ; lesquelles tempêtes sont synonymes d'obstacles ; mais qui, ici, dégringole devant une farouche détermination.

A la fin de la troisième partie de cette contribution, une analyse componentielle de certaines catégories sémantiques s'impose. Elle permet de mettre en lumière et d'unifier les engendremens de sens desdites catégories qui traversent de fond en comble les textes poétiques de Tati Loutard :

- vent : mouvement plus ou moins rapide de l'air suivant une direction déterminée.
- tornade : vent violent et tourbillonnaire accompagné d'une pluie torrentielle.
- tourbillon : mouvement tournant très rapide dans l'air ou dans l'eau.
- tempête : violentes perturbations atmosphériques avec rafales du vent.
- souffle : vent très léger, déplacement d'air plus ou moins violent.
- vent + tornade + tourbillon + orage + tempête + souffle = air (imagination matérielle formant une figure qui signifie : "gaz entourant la terre et constituant l'atmosphère"). "air" ⇒ noyau sémique commun à toute cette organisation de sens virtuelle ou à toutes ces figures lexématiques.

### **CONCLUSION**

Au total, l'imagination matérielle (eau, feu, air) se déploie dans le discours poétique de Tati Loutard comme des figures lexématiques dont l'organisation du sens virtuelle est convoquée ensemble dans la trame du texte analysé. Le rapprochement à distance et la succession de la catégorie sémantique que cette imagination matérielle constitue provoque une redondance dont l'unité est procurée par toutes les parties ayant un noyau sémique en commun. Cette analyse qui conduit à ces perspectives sémantiques – cohésion, cohérence, congruence – ou à toutes ces variétés de redondance s'appuie sur des prédicats différents qui forment d'abord une pluri-isotopie mise sous le contrôle d'un seul univers de sens. Ensuite, l'organisation du texte en séquence fait que chaque segment textuel en situation de dépendance avec les autres segments proches ou lointains génère la signification. Enfin, des homologies partielles entre les différentes couches de signification apparaissent et facilitent la superposition de plusieurs isotopies comme nous l'indiquions tantôt et qui introduisent des équivalences locales productives d'effet global de totalisation.

### ***Bibliographie***

- Bachelard, G., 1943, *L'air et les Songes*, Paris, Librairie José Corti.  
Bachelard, G., 1942, *L'eau et les Rêves*, Paris, Librairie José Corti.  
Bachelard, G., 1949, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard.  
Bachelard G., 1996, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Cerès éditions.  
Courtès, J., 1976, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette.  
Courtès, J., 1991, *Analyse sémiotique du discours de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette.  
Fontanille, J., 1999, *Sémiotique et Littérature Essais de méthode*, Paris, PUF.  
Greimas, A.J., (dir), 1972, *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.  
Groupe d'Entrevernes, 1979, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.  
Hebert, L., 2009, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images, introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, Pulim.  
Tati Loutard, J.-B., 2007, *Œuvres poétiques*, Paris, Présence africaine, (œuvre étudiée).